

## Peintres juifs au rendez-vous de la modernité

Esther Trépanier

---

Number 45, Fall 1989

L'héritage juif au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/610ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Trépanier, E. (1989). Peintres juifs au rendez-vous de la modernité. *Continuité*, (45), 42–45.

# PEINTRES JUIFS

Jack Beder, *L'hiver rue Sherbrooke*, 1938, huile sur toile, 49,5 X 59,5 cm. Collection particulière, Montréal. (photo: Pierre Charrier)



## AU RENDEZ-VOUS DE LA MODERNITÉ

par Esther Trépanier

*Au cours des années trente, nombre d'artistes juifs auront pris part aux premières manifestations du mouvement moderne au Québec.*

Ce n'est pas, quoi qu'on puisse en penser, mon prénom biblique qui m'a prédestinée à une recherche sur l'apport des artistes juifs à l'art québécois entre 1930 et 1945. C'est plutôt ma passion pour l'étude des débuts de la modernité artistique.

Avant tout, situons brièvement le contexte. Les années dix et vingt sont pour l'art canadien celles du triomphe des nationalismes. En effet, du côté anglophone, la montée puis la rapide reconnaissance des peintres du Groupe des Sept contribuent à faire de la représenta-

tion des vastes étendues désertes du Nord de l'Ontario la quintessence des aspirations nationales des *Canadians*. Chez les francophones du Québec, c'est une autre vision du paysage, celle des paroisses rurales, traversées par la sempiternelle «Grise» tirant son «berlot» et son «habitant», qui constitue l'emblème d'un idéal nationaliste, plus clérical celui-là. À côté du portrait de commande, le paysage, malgré ses multiples variantes, est devenu une sorte d'académisme pour les jeunes artistes et les critiques des années trente qui voulaient voir l'art canadien

s'ouvrir à des tendances plus modernes. C'est surtout à Montréal que se regroupent les plus ardents partisans d'un art où l'expression originale de la subjectivité de l'artiste et la qualité de la recherche formelle primeraient désormais sur le sujet peint. Le nationalisme qui contraignait les artistes à l'illustration du territoire et des grandeurs nationales devient donc la cible des tenants des nouvelles tendances, plus ouverts aux différentes manifestations de l'art international.

### LES GERMES D'UNE EXPRESSION NOUVELLE

Pourtant, on le sait, ce n'est pas avant les années quarante que l'abstraction va s'imposer dans le champ de l'art québécois. La question du sujet peint, de la représentation, reste donc très présente dans les débats des années trente. Si on revendique pour les artistes la liberté de choisir les sujets, il n'en demeure pas moins que la nature du sujet représenté a encore une importance même si elle apparaît plus secondaire. Ainsi, certains critiques d'art, défenseurs de la modernité, demandent aux artistes de peindre la scène urbaine, la vie contemporaine plutôt qu'une idéalisation utopique de la vie rurale. Cet engouement pour la contemporanéité rejoint aussi un intérêt nouveau pour la figure humaine prise dans sa quotidienneté. Chez certains peintres anglophones, cet intérêt est renforcé par la conjoncture spécifique créée par la Dépression. En effet, aux États-Unis comme au Canada, la Crise va amener plusieurs artistes à s'interroger sur la fonction sociale de l'art et sur leur place dans la communauté. Il s'ensuit une attention nouvelle aux divers aspects de la condition humaine que nombre de peintres se chargeront d'illustrer. Une conjoncture particulière se dessine donc dans les années trente. La crise artistique, produite par des créateurs qui veulent sortir des ornières du nationalisme et adopter une attitude plus moderne à l'égard de leur pratique, se conjugue à une crise économique qui détermine plusieurs de ces artistes à se sentir concernés par le sort de l'homme moderne.

On retrouve chez ceux qui fondent en 1939 la Société d'art contemporain de Montréal l'expression de ces deux tendances. Certains artistes dont les oeuvres manifestent un engagement social y cô-



Moe Reinblatt, *Dismantling Bent Props*, huile sur toile, 81,5 X 66,5 cm. Musées nationaux du Canada (Musée de la guerre). Voici un des nombreux exemples d'oeuvres réalisées par Reinblatt alors qu'il était dans la Royal Canadian Air force. (photo: Musée canadien de la guerre)

Louis Muhlstock, *Soudeur*, 1943, pastel sur papier, collection de l'artiste. Muhlstock fut un de ces artistes canadiens qui, durant la guerre, a illustré le travail des ouvriers du «front industriel». (photo: Pierre Charrier)



toient d'autres qui s'en tiennent à des préoccupations plus formelles. Or parmi ces membres de la Société d'art, parmi ces peintres qui exposaient régulièrement à Montréal et étaient reconnus par les critiques comme les nouveaux «modernes», on compte nombre d'artistes juifs. La communauté juive est d'ailleurs la seule communauté d'immigration récente qui ait fourni une proportion si importante d'artistes ayant participé aux débuts de la modernité dans le champ de l'art québécois. Le phénomène demande qu'on s'y attarde quelque peu.

### ARTISTES AVANT TOUT

Qui sont-ils ces peintres qui s'intégrèrent si vite aux institutions artistiques montréalaises? Ils sont assez caractéristiques de cette génération d'immigrants juifs qui arrive d'Europe de l'Est dans la période de l'entre-deux-guerres. En effet, à l'exception de quelques-uns nés au Canada, la grande majorité des artistes actifs dans le milieu de l'art montréalais des années trente et quarante que j'avais sélectionnés pour l'exposition *Peintres juifs et modernité, Montréal 1930-1945*, émigre au Canada après la Première



Sam Borenstein, *Composition*, 1944, huile sur toile, 105 X 70 cm. Collection particulière, Montréal. Dans ce tableau, le peintre s'est représenté à l'extrême droite. L'homme à la cravate est l'artiste Herman Heimlich, l'homme chauve est le père de Borenstein et la femme en haut, à droite, son épouse. Les autres personnages sont des modèles d'atelier et le cheval, un objet de la collection du Musée des beaux-arts de Montréal. La ville sert d'arrière-plan à cette présentation du milieu familial et artistique. (photo: Pierre Charrier)

Guerre mondiale. Ashkénazes, il sont originaires de divers pays d'Europe de l'Est: Pologne (Jack Beder, Sam Borenstein, Rita Briansky, Bernard Mayman, Louis Muhlstock), Hongrie (Ernst Neumann, Herman Heimlich), Russie (Sylvia Ary, Alexander Bercovitch et les parents d'Alfred Pinsky et de Moe Reinblatt), Allemagne (Eric Golberg), Roumanie (les parents de Ghitta Caiserman et de Harry Mayerovitch). Urbanisés, appartenant à la tradition laïque, libérale, voire progressiste, issue de l'haskala<sup>2</sup>, la plupart des artistes viennent de familles modestes. Bien que très liés à leur communauté, le choix de leur profession, celle de peintre – une forme d'expression artistique n'appartenant pas à la tradition religieuse juive qui interdit toute représentation de Dieu – et leur participation aux associations artistiques montréalaises et canadiennes sont le symptôme du désir qu'avaient ces hommes et ces femmes d'être reconnus comme artistes d'abord et avant tout. Tous ceux que j'ai interviewés lors de la préparation de l'exposition revendiquaient d'ailleurs le statut d'artistes canadiens et non pas celui d'artistes juifs. Ce statut, il est impossible de le leur dénier puisque leur art a précisément constitué un apport important à l'intérieur des tendances ayant défini un art

canadien plus moderne que nationaliste. En effet, dans une période où le renouvellement de la pratique artistique passait par une ouverture aux tendances internationales, l'héritage européen direct chez des artistes comme Bercovitch, Goldberg et Muhlstock formés dans les écoles russe, allemande, française, ou indirect chez les Reinblatt, Caiserman et Borenstein, qui n'ignoraient rien de l'art des expressionnistes ou des fauvistes, devenait déterminant. De même, la fréquentation d'écoles d'art américaines où les débats sur l'engagement social de l'artiste faisaient rage durant la Crise permettra aux Caiserman, Pinsky, Briansky, de contribuer, avec les Mayerovitch et Neumann, à une définition canadienne de cet engagement.

De surcroît, l'origine culturelle de cette communauté prédisposait ses artistes à s'intéresser à des thèmes picturaux qui commençaient à attirer la jeune génération des peintres de Montréal. Ainsi, la représentation urbaine, pratiquement absente de l'iconographie des artistes francophones, jusqu'à ce que Adrien Hébert et Marc-Aurèle Fortin en fassent l'objet de leur exploration picturale, était un thème privilégié par les artistes de la communauté juive. Vivant dans le centre-ville de Montréal, autour des rues Saint-Laurent et Saint-Urbain,



Portrait de Ida Massey, poète, par Rita Briansky, 1948, huile sur panneau, 89,5 X 58,5 cm. Collection de l'artiste. (photo: Pierre Charrier)



Harry Mayerovitch, *The Gates of Italy*, sérigraphie, 102 X 67,5 cm. Cette affiche a été produite pour l'Office national du film par Mayerovitch, alors directeur artistique du War-time Information Board. (photo: Pierre Charrier)

ces artistes se laissent séduire par les jeux de formes et de couleurs, les effets atmosphériques infinis qu'offre le paysage urbain. Ils rejoignent en cela d'autres artistes montréalais comme Philip Surrey, T.R. MacDonald, Marian Scott, Fritz Brandtner, qui voient dans la ville un sujet privilégié pour une exploration formelle plus moderne. Notons cependant que si les lieux représentés par les artistes juifs sont souvent ceux de leur quartier, on n'y trouve pas d'éléments anecdotiques, de personnages identifiables, d'indices culturels spécifiques qui permettraient au spectateur de deviner qu'il s'agit là d'un quartier juif. Leur approche en est une proprement picturale.

### UNE APPROCHE HUMANISTE

C'est plutôt dans leurs portraits que l'on retrouve le plus de références directes à la communauté juive. Ceux des membres de la famille, des amis, des poètes, des artistes et des musiciens de la communauté sont fort nombreux dans leur production. On peut certes déceler dans ces oeuvres un indice de leur sentiment d'appartenance à leur milieu, mais il faut aussi voir dans ces portraits intimistes, éloignés par leur style du traditionnel portrait de commande, une autre manière d'exprimer une recherche picturale fondée sur l'interprétation subjecti-

viste si caractéristique des débuts de la modernité.

Cet intérêt pour la figure humaine, auquel en appelaient des critiques d'art comme Baker Fairley et Graham McInnes, prend cependant une dimension particulière dans les oeuvres qui font référence aux réalités socio-politiques de l'époque. Est-il besoin de rappeler que l'histoire des communautés juives d'Amérique du Nord les a prédisposées à une ouverture aux idéologies progressistes et humanistes. Les partis de gauche y trouveront de fervents adhérents de même que les différents organismes qui mèneront la lutte antifasciste. Les artistes n'y échappent pas. Ainsi, à Montréal, tout comme à Toronto, New York et ailleurs, nombre d'artistes juifs témoignent dans leurs oeuvres de différents aspects de cette conjoncture sociale si particulière à la Crise puis à la guerre. Si l'engagement de chacun varie considérablement, allant de l'humanisme compatissant à l'adhésion aux programmes de la gauche — ce qui sera surtout le fait des plus jeunes — la grande majorité des créateurs témoignent, dans des peintures, des dessins, des gravures, de la misère urbaine par leurs «portraits» de taudis, de chômeurs, de malades, de prostituées et de défavorisés. Sans être l'apanage des artistes juifs qui rejoignaient par leur questionnement sur l'engagement social de l'artiste celui de très nombreux artistes américains, européens et même canadiens, comme Leonard Hutchinson, Fred Taylor, Allan Harrison, Paraskeva Clark, Miller Brittain, je crois que la communauté juive a fourni un des apports majeurs à ce courant si typique des années trente et début quarante.

Cette contribution se continue également de manière variée et originale au moment de la Seconde Guerre mondiale dont l'enjeu, la lutte contre le fascisme, ralliait les esprits progressistes. Alors qu'un Moe Reinblatt, enrôlé dans la Royal Canadian Air Force, nous fournit à titre d'*Official War Artist* une traduction expressionniste de la vie militaire, un Harry Mayerovitch, directeur artistique du Wartime Information Board, réalise, pour promouvoir les films de propagande de l'Office national du film, des affiches qui sont des classiques du genre. Mais, à côté de ces deux exemples qui relèvent de l'utilisation directe en temps de guerre des artistes par le gouvernement, nous avons celui de Louis Muhlstock qui illustre par une dynamique linéaire remarquable, l'effort des ouvriers combattant sur le «front industriel».

Voilà quelques exemples, hélas trop vite évoqués, de la diversité de la production des artistes juifs. Il faudrait y ajouter notamment les paysages, les scènes de cafés, de loisirs, les décors de théâtre, les caricatures que l'espace dont nous disposons nous interdit de commenter. De même, il aurait été intéressant de s'arrêter à la réception critique dont ces artistes ont bénéficié de la part du milieu de l'art. On aurait alors pu constater que certains chantres du nationalisme et de la tradition se sont empressés de dénoncer à travers l'art moderne la «néfaste influence» des «étrangers», voire des «Juifs». Par contre, les critiques d'art qui militaient en faveur d'une modernisation de l'art, notamment Henri Girard au *Canada*, Robert Ayre au *Montreal Standard*, Graham McInnes au *Canadian Forum*, vont citer régulièrement dans leurs articles les oeuvres des artistes juifs, reconnaissant ainsi leur participation au renouveau de l'art canadien.

La montée de l'abstraction dans les années quarante et cinquante va reléguer à l'arrière-plan ces peintres figuratifs qui avaient participé aux débuts de la modernité dans l'art québécois. Ainsi on aura graduellement, bien que temporairement, oublié la contribution des peintres juifs à ce courant. Nous leur rendons ici un peu de cette mémoire historique qui nous fait parfois si cruellement défaut et en leur nom, il faudrait aussi rappeler, même si ce n'est pas là l'objet de notre étude, que plusieurs artistes juifs ont aussi joué un rôle majeur dans les développements de l'art contemporain au Québec. On l'a tout au moins reconnu en attribuant récemment le prix Borduas à Betty Goodwin.

1. N.D.L.R.: Esther Trépanier était la conservatrice invitée et a rédigé le catalogue de cette exposition présentée en 1987 au Centre Saidye-Bronfman et dans plusieurs villes du Canada.

2. Mouvement juif laïcisé qui tenta de réformer le judaïsme dès le XIX<sup>e</sup> siècle.

*Esther Trépanier est professeure au Département d'histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal.*



Ernst Neumann, Chômeur n° 1. Cet artiste a réalisé plusieurs gravures sur le thème des chômeurs, dont certaines furent reproduites dans différents journaux et revues de l'époque. Cette gravure figurait sur la page couverture d'une brochure gouvernementale, *The Problem of the Non-Resident and Migrant*, *The Canadian Welfare Council*, Ottawa, 1939. (photo: Pierre Charrier)